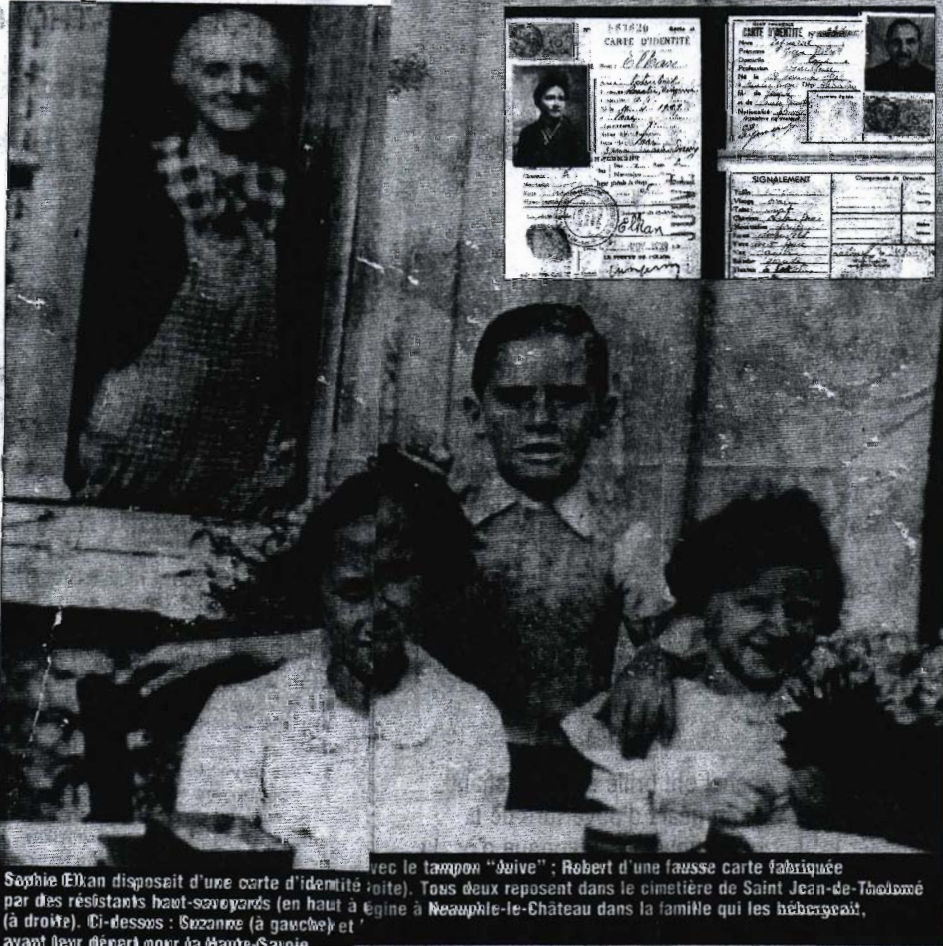


LE DÉPARTEMENT SAUVÉ

LE FAIT

SAINT-JEAN-DETHOLOMÉ, "LA RÉSISTANTE" Au village des Justes

Les Elkan trouvent refuge à Saint-Jean-de-Tholomé en 1943. Dans ce petit village proche de Bonneville, les étrangers ne passaient pas inaperçus. Tout le monde savait, personne n'a rien dit. Soixante ans après, Suzanne Ciric demande la médaille des Justes à l'État d'Israël pour cinq habitants qui ont protégé sa famille en risquant leur vie.



Sophie Elkan disposait d'une carte d'identité avec le tampon "vivante"; Robert d'une fausse carte fabriquée par des résistants haut-savoisards (en haut à droite). Tous deux reposent dans le cimetière de Saint-Jean-de-Tholomé par des résistants haut-savoisards (en haut à gauche) et Régine à Neauphle-le-Château dans la famille qui les hébergeait (à droite). Ci-dessous : Suzanne (à gauche) et avant leur départ pour la Haute-Savoie.

En 1943, Suzanne et Régine Elkan sont devenues orphelines de 7 ans et demi.

« Jusqu'à cette date, rien ne nous avait été dit sur nos origines juives. Du jour au lendemain, nous avons compris que cela nous mettait en danger de mort », explique au "Dauphin Libéré" Suzanne Ciric.

Cette pédiatre parisienne à la retraite a enfin le temps de régler ses comptes avec Saint-Jean-de-Tholomé.

Le village a caché sa famille durant toute une partie de la guerre. Même si cinq de ses habitants, mis dans la confiance de leurs origines, furent particulièrement actifs (*), à Saint-Jean-de-Tholomé, tout le monde savait qu'il ne fallait rien dire et le secret a été gardé.

Suzanne Ciric nous a raconté comment elle a vécu son séjour en Haute-Savoie.

Comment elle, la petite Parisienne, a découvert la vie montagnarde et la fraternité naturelle de ses habitants. Elle se souvient de tous ces gens qui l'ont cachée de ferme en ferme, l'ont aidée à se nourrir et lui ont appris le latin et même l'anglais au péril de leur vie (**).

Comme quoi on ne peut vraiment jamais désespérer du genre humain !

« Ça a commencé à être très difficile à Paris. On était caché dans la capitale. Nous étions, ma sœur et moi, scolarisées et hébergées à Neauphle-le-Château. Au début 1943, mon père a voulu rejoindre la Résistance. Il obtint de faux-papiers et se retrouva intégré dans le maquis du Môle. »

Robert Elkan est frappé par l'esprit de résistance de ce petit village haut-savoisard perché entre le Genevois et le Faucigny.

Par la grande solidarité qui y règne aussi.

Il pense que sa famille serait plus en sécurité ici que dans la région parisienne.

Suzanne et Régine partent pour un grand voyage très risqué.

Elles passent la ligne de démarcation en compagnie d'une sœur dominicaine et se retrouvent à Clermont-Ferrand dans un orphelinat sans bien comprendre ce qui leur arrive.

Rosalie Elkan, leur mère, vient les récupérer.

Puis c'est le long trajet jusqu'à Bonneville.

« J'ai encore dans mes oreilles le bruit cadencé des bottes des soldats allemands ».

De son arrivée dans la capitale du Faucigny, Suzanne en fait un récit idyllique :

« Un vieux pays à la gare. Nous nous pressions dans les bras de mon père (...). L'ascension fut lente au rythme du cheval blanc dont le harnais était décoré de pompons de couleurs vives et de grelots qui nous bercèrent tout au long du chemin. »

A des années lumières de l'enfer d'Auschwitz (**).

La famille est hébergée dans une pension de famille.

« Depuis, je suis une fille de la terre, une éternelle habitante de Saint-Jean »

Trop dangereux : le fait que l'établissement fournisse la liste de clients.

Les Elkan sont alors recueillis dans la ferme de Léon Mossuz, où le père de Suzanne va travailler.

Les deux petites Parisiennes découvrent alors un monde qui leur était jusque-là inconnu.

« La forêt nous a donné ses pommes de pins et son bois mort pour nous chauffer en les mêlant à la sciure.

La montagne nous a offert les myrtilles et les noisettes. La graisse du boucher nous a permis de confectionner le savon. J'ai fait la soupe, lavé la lessive à la main. »

A des années lumière de ce que vivaient les enfants parisiens.

Mais il faut encore démentir : les Mossuz sont des résistants actifs. Une famille juive au milieu de tout cela, c'était trop risqué pour tout le monde.

On trouve alors une "petite maison rose" dans un hameau face à la ferme du maire de l'époque, Roger Amoudruz, communiste et résistant.

Les deux familles sympathisent. Grâce au maire, de faux-papiers sont fournis par les maquisards.

Suzanne se souvient « de la chaleur humaine et de la générosité de ces Savoisyards qui nous ont accueillis et protégés. Ils nous ont procurés jusqu'à la Libération ».

Elle se souvient aussi de ses parents qui voulaient sauvegarder son éducation.

Suzanne dit avoir l'habitude de par jour pour se rendre chez sa "baptême" de latin et de français.

Une fois par semaine, elle retrouvait un résistant (à 3 kilomètres !) qui lui apprenait l'anglais et les mathématiques.

« Pendant l'hiver 1943-1944, je franchissais le chemin à travers champs sur des skis réduits à une planche, un ressort et des lanières. Quand je rentrais, il faisait nuit. Plusieurs fois les soldats allemands sont montés pour tenter d'arrêter les maquisards susceptibles de ne cacher dans la commune, mais le "téléphone arabe" fonctionnait bien. »

Après la guerre, la famille Elkan est restée fidèle à Saint-Jean-de-Tholomé, aux familles Mossuz-Amoudruz et au garde forestier Charles Bouvier, qui connaissait aussi leurs origines juives.

Pendant des années, elle est retournée, l'été, au village. Sophie Elkan est venue en 1968 habiter Sallanches, où elle y a tenu une boutique de cadeaux. Suzanne nous confie :

« Depuis, je suis une fille de la terre, une éternelle habitante de Saint-Jean ».

Dans le cimetière de Saint-Jean

Qui sont les Justes des nations ?

C'est l'État d'Israël qui a créé, en 1963, le titre de Juste des nations. Les Justes sont des personnes, non juives, qui, pendant la Seconde Guerre mondiale, ont risqué leur vie pour sauver un ou plusieurs Juifs. Une commission, présidée par un juge de la Cour suprême, désigne les Justes. Une médaille leur est remise personnellement ou à leurs ayants droit s'ils sont décédés. Un arbre est aussi planté dans le mémorial Yad Vashem à Jérusalem. Une plaque gravée y rappelle le nom de la personne honorée pour sa conduite durant l'Occupation. En France, près d'un millier de personnes ont reçu la médaille de Juste des nations.



reposent les corps de Robert et Sophie.

Seul encore vivant parmi ceux nommés pour la médaille des Justes, Gaston Mossuz.

Il ne comprend pas que l'on fasse de lui un héros.

« On faisait cela naturellement, on n'en mesurait pas les conséquences. Aider mon prochain, c'est gratuit, c'est ainsi que j'ai été élevé. »

On lui laissera la conclusion de cette belle histoire...

Dominique CHEUL

(*) La médaille des Justes est demandée à Léon Mossuz (le fermier résistant), Gaston Mossuz (le fils de Léon), Roger Amoudruz (le maire communiste de l'époque), Marie Amoudruz (la mère de Roger) et Charles Bouvier (le garde forestier résistant). Parmi ses cinq personnes, seul Gaston Mossuz est encore vivant.

(**) A l'époque, venir en aide aux Juifs était puni de la peine de mort.

(***) En France, 75 721 Juifs furent déportés dont 10 824 enfants. 8 000 avaient entre 6 et 17 ans, 2 000 avaient moins de 6 ans.